



# La Lettre de l'Académie

des sciences d'outre-mer

N° 8

Juillet 2012

## Editorial du président

2012 ! Notre Académie, fondée le 8 juillet 1922, fête ses quatre-vingt-dix ans. Témoin de son époque, notre Compagnie a joué pleinement le rôle que ses fondateurs lui ont assigné. Aussi, aujourd'hui, se trouve-elle riche d'une expérience considérable, riche de ses travaux et de ceux de chacun de ses membres, riche du fonds documentaire remarquable qu'elle a su constituer, riche de sa pluridisciplinarité. Et depuis longtemps son champ d'études et d'action a dépassé l'outre-mer au sens traditionnel, pour comprendre, pratiquement, le monde, à l'exception de l'Europe.

Les travaux de cette année s'articuleront autour de cinq axes, de cinq idées, et d'abord, bien sûr, autour de la célébration de ce 90<sup>e</sup> anniversaire qui aura lieu tout au long de la journée du 26 juin et comprendra, notamment, un symposium et une séance d'hommage à notre Compagnie. Le deuxième axe concernera l'évolution du monde arabe; des personnalités éminentes s'associeront à notre réflexion sur le « Printemps arabe » et « les chrétiens d'Orient ». Le troisième axe, l'Algérie, avec un voyage d'étude sur les grands sites archéologiques du pays, deux colloques, l'un sur « La littérature algérienne d'expression française de 1830 à 2012 » et l'autre sur le thème : « Algérie-France : les occasions manquées ». Le quatrième axe, imposé par un contexte international et environnemental particulièrement troublé, oblige notre Compagnie à une réflexion sur le long terme ; elle sera abordée au cours d'un colloque sur l'aridité, de séances de géostratégie et de géopolitique et lors du symposium du 26 juin dont le thème sera : « L'Académie des sciences d'outre-mer, d'une mondialisation à l'autre ». La cinquième idée consiste à mener l'Académie sur des chemins pas ou trop peu fréquentés, des zones géographiques, des sujets, des disciplines non explorés ou peu traités ; l'Asie centrale (et notamment l'Afghanistan), la Chine, l'Inde, l'Amérique latine, la mer, les arts et la littérature.

Nous aurons aussi des rencontres avec de grandes institutions, telles que le Muséum national d'histoire naturelle ou l'Agence française du développement (A.F.D.), et nous concrétiserons des partenariats avec d'autres.

Ces activités multiples, nous voulons qu'elles engendrent des débats scientifiques dans un esprit de convivialité, de dialogue, de mise en commun des savoirs et compétences, d'émulation. Aussi des comités et groupes de travail se mettent en place, un « comité de coordination » qui associe « exécutif » et présidents et vice-présidents de sections a été constitué.

Enfin, le 10 octobre 2012 sera présenté l'ouvrage *Présences françaises outre-mer*, fruit de six années de travail de quelque cinquante académiciens : un très bel exemple de mise en commun des savoirs qu'il nous faut suivre.

**Denis Fadda**

## L'Académie des sciences d'outre-mer hors les murs

Pour découvrir les médicaments de demain, la recherche s'applique à identifier les molécules actives présentes dans les mers, les récifs coralliens, les animaux, les plantes, les sols: l'Académie des sciences d'outre-mer s'est déplacée le 21 octobre à Gif-sur-Yvette, pour une visite accompagnée d'exposés sur les recherches entreprises par le CNRS dans ce domaine, dans les laboratoires de l'Institut de chimie des substances naturelles (ICSN).



©IRD

*Heliotropium foertherianum* ou faux tabac, au principe actif anti-viral, antibactérien, anti-oxydant et anti-inflammatoire (Asie, Pacifique). ©IRD Josiane Patisou

## « A-t-on des nouvelles de Monsieur de La Pérouse ? »

Une salle des séances de 80 places, une régie image et son, grand écran, écrans latéraux et extérieurs, le confort audio-visuel des séances est désormais assuré. L'Académie vient en effet de se doter des moyens modernes de communications, tout en gardant le cachet de l'hôtel particulier qui est devenu son siège le 21 juillet 1942. L'histoire de notre maison est riche de ses propriétaires successifs. À l'origine, en effet, des terrains situés entre l'avenue du Roi-de-Rome (qui deviendra avenue Kléber en 1879) et la rue La Pérouse, sont attribués en 1864 à une société civile immobilière dite de l'avenue du Roi-de-Rome, par le baron Haussmann, préfet du département de la Seine, en échange d'immeubles récupérés par le département. Terrains revendus en 1867 à James Phalen, terrains sur lesquels la construction de l'hôtel particulier prend place entre 1867 et 1875 : de nombreux propriétaires vont s'y succéder, anticipant sur la vocation internationale de notre Compagnie: notons un Munroe du Massachusetts (États-Unis) (1875) puis un Mackinnon du comté de Kent (Angleterre) (1876), la princesse Troubetskoi (1881), veuve en premières noces du duc de Morny, et en secondes noces du marquis d'Acanices Los Bolbaces, duc d'Albuquerque et de Sesto, un Nicolas Vlassov ou de Vlassov (1898), marié à Catherine Marie Joséphine princesse de Bauffremont, et finalement Madame de Carabassa (1911), demeurant à Buenos Aires, résidant à Monte-Carlo (sic), et ses enfants, qui céderont l'immeuble à l'Académie...

**Jean-François Turenne**

## ACTIVITÉS DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES D'OUTRE MER, SÉANCES THÉMATIQUES

### *À propos de la chimie des substances naturelles*

Visite de l'Institut de chimie des substances naturelles (ICSN),  
Laboratoire propre du CNRS, le 12 octobre 2011.



©IRD Pierre Laboute

*Les fonds marins sont riches en substances naturelles actives*

La recherche de substances aux propriétés pharmaceutiques porte aujourd'hui autant sur les microorganismes issus des sols ou les organismes des fonds marins, sur les produits de la chimie et des nanotechnologies, que sur les plantes ou les pharmacopées traditionnelles. Faut-il rappeler que c'est à partir d'un champignon actinomycète du sol que Waksman a découvert la streptomycine en 1944 : il reçut le prix Nobel en 1952 pour sa découverte. Ce sont les ressources de la biodiversité, dans son ensemble, qui sont concernées, à tel point que les conventions sur la diversité biologique ont prévu l'accès aux ressources génétiques dans leurs résolutions, prévoyant un partage juste et équitable des avantages tirés des ressources de la biodiversité.

L'Institut de chimie des substances naturelles (ICSN) a été construit sur le site du CNRS, à Gif-sur-Yvette, en décembre 1960 pour étudier les substances naturelles qu'elles soient issues des plantes ou des animaux, sur terre et dans la mer, serpents marins venimeux, éponges, etc. Depuis l'extraction de la quinine et de la colchicine par Pelletier et Caventou en 1820, et au contraire des États-Unis, misant sur le tout chimique, prenant des brevets sur des structures chimiques créées de toutes pièces, la France a continué d'étudier les structures des plantes médicinales en s'appuyant sur les pharmacopées traditionnelles, grâce à des enquêtes d'ethnopharmacologie. Mais en 1957, c'est la découverte des propriétés anticancéreuses de deux substances : la vinblastine (VLB), la vincristine (VCR), dans la pervenche de Madagascar (*Catharanthus roseus*) par un Canadien, Robert Noble et un Américain, Svoboda.

La création de l'ICSN va beaucoup accélérer la recherche sur ces molécules et plus d'une centaine de ces substances seront analysées et synthétisées par l'équipe de Maurice-Marie Janot qui dirigea l'institut de 1960 à 1968. Edgard Lederer, codirecteur de cet institut et de l'Institut de biochimie de la faculté d'Orsay, créé en 1963, était un des grands spécialistes de la chromatographie, peu utilisée encore en France par rapport à l'Allemagne (Heidelberg où il étudia) et l'Autriche où il était né. Cette technique permet de séparer les constituants. La rencontre des physiciens, des chimistes, des botanistes et des biologistes a permis une considérable avancée des technologies, chromatographie en phase gazeuse, cristallographie, etc.

Pierre Potier (1934-2006) va leur succéder à la tête de l'Institut de 1974 à 2000. C'est sous sa direction que va se situer la découverte de deux autres médicaments anticancéreux majeurs, la Navelbine® mise sur le marché en 1984 par la Société Pierre Fabre et le Taxotère® mis sur le marché en 1995, par Rhône-Poulenc-Rorer (actuellement Sanofi Aventis), deux industries françaises.

Entre la découverte d'une substance active et la production d'un médicament, il peut s'écouler une trentaine d'années. Un brevet est obtenu sur une molécule chimiquement définie : le principe actif. Ensuite de très nombreux tests vont devoir être faits avant d'obtenir l'obtention de la mise sur le marché (AMM). La durée du brevet est de vingt ans. Cette recherche a un coût très élevé pouvant varier de 500 millions à 1 milliard d'euros. Pratiquement aucune industrie ne peut faire l'avance de cette somme où le résultat final est très aléatoire. Seul l'État peut le faire. De plus, les appareils tels que les RMN 800 puis 900 dont l'Institut vient de se faire équiper, sans compter le robot qui permet d'extraire et de tester à une vitesse

record, des centaines de molécules sur des centaines de tests, ainsi que le développement des nanotechnologies, sont très coûteux et aussi permettent un développement extrêmement rapide de ce nouveau champ scientifique. Ces hautes technologies ont été en grande partie financées par les retombées des découvertes faites par l'ICSN. Plus de 250 personnes y travaillent ou y étudient. Pierre Potier avait coutume de dire que tous les pays du monde y avaient été représentés, il n'est que de voir le site de l'ICSN pour en avoir confirmation.

Lucile Allorge

### *Le défi aridité et surpopulation.*

Séance du 1<sup>er</sup> juin 2012, « 2050 : une aridité croissante contre une humanité probable de 9 milliards d'individus. Issues possibles ? ».

L'aridité reflète un déficit pluviométrique permanent, un fort ensoleillement, des températures élevées, une faible humidité de l'air. Elle touche 2,3 milliards de personnes et 40 % des sols émergés de la planète.

Aux causes naturelles s'ajoute l'impact de l'homme, l'évolution de la couverture des sols modifiant l'albédo (déforestation, feux de savane, mais aussi urbanisation des meilleures terres).

Que faire ?

Les actions préconisées portent sur la défense, la restauration des sols et des couvertures végétales, suivant des processus éprouvés (Israël, TVA, DRS). La gestion de l'eau est primordiale en raison de la rareté de la ressource ; elle recourt à des techniques de récupération sur les impluviums, de prélèvements dans les nappes profondes, de piégeage de l'eau des brumes. À tous les stades doit s'appliquer l'économie de son utilisation et de sa réutilisation, avec la lutte contre une évaporation localement improductive (mention du système d'irrigation de notre confrère Jacques Gasc, des *qanats*, *khettaras* et *foggaras* souterrains). Les espaces propices aux cultures industrielles, telles les zones d'expansion des fleuves (Niger), doivent être exploités au mieux des intérêts des populations résidentes, et de la conservation pérenne des sols sollicités.

La lutte contre l'aridité demande également le recours à un pastoralisme intelligent combiné à la valorisation des productions arbustives traditionnelles (gommés, argan, etc.). La mise en œuvre de technologies économes et adaptées permet, plus que le placage de techniques sophistiquées, la remise en valeur des franges fragiles intertropicales ; elle exige l'observation, la connaissance et la promotion raisonnée de maints « tours de main » souvent issus des empirismes locaux. L'aménagement des territoires requiert donc la globalisation et l'interaction à tous niveaux des différents compartiments concernés, avec une nécessité absolue : l'implication des populations en place, suite à leur sensibilisation, à leur information, voire à leur formation.

**Jacques Arrignon** : *Lutter contre la désertification, un espoir agro-écologique*, paru récemment aux éditions L'Harmattan.



© IRD Michel Dukhan

*Aménagements agro-pastoraux, sud du désert mauritanien*

## TRAVAUX DES COMMISSIONS, ACTIVITÉS DE PARTENARIAT

### Travaux des commissions

#### Prochaine parution : Présences françaises outre-mer

En séance plénière le 9 mars 2012, l'Académie a entendu et discuté un rapport d'avancement de ses travaux par la Commission « Présences françaises outre-mer ». Il a été rappelé que l'initiative date de fin 2005, qu'elle s'est traduite en début 2006 par la création de cette Commission *ad hoc*, laquelle s'est réunie, depuis, mensuellement hors vacances universitaires, soit plus d'une cinquantaine de fois. Ce qui en fait sans doute la commission la plus active de l'histoire de l'Académie.

Le projet a donc longuement mûri. Les « présences françaises outre-mer » ont été analysées du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours, d'une part d'un point de vue d'historiens, d'autre part en fonction de plusieurs thématiques (sciences et techniques outre-mer, évangélisation, culture, arts et littératures).

Le XVI<sup>e</sup> siècle a été retenu parce que c'est le début des grandes découvertes maritimes, des redécouvertes des « lointains antiques » (Inde et Chine notamment). Jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, « outre-mer » a clairement désigné les pays lointains, en gros non européens, et des civilisations fort différentes. Depuis la seconde moitié du siècle dernier, il a été remplacé par des termes tels que « pays non industrialisés », « tiers-monde », « pays en voie de développement ». Termes qui aujourd'hui à leur tour perdent de leur pertinence.

On parle de « présences », car elles sont plurielles, elles impliquent le pouvoir politique, les agents économiques, les religieux, les individus, parfois en bonne coordination, plus souvent en fonction de leurs intérêts propres.

L'ouvrage en cours d'achèvement comprendra deux volumes : l'histoire de ces présences (trois grandes périodes : de 1500 à 1815, de 1815 aux années 1950-1960, de ces dernières années à nos jours) ; et un volume consacré à la science et aux techniques dans et à propos de l'outre-mer, à l'évangélisation et aux échanges culturels.

La parution est programmée pour le début de l'été, il sera tenu un colloque de présentation et de débat dans le courant du dernier trimestre 2012.

Jean Nemo

### Activités de partenariat

#### Les sociétés savantes de l'outre-mer hier et demain : leur rôle scientifique culturel et social

La réunion de travail en commun tenue les 22 et 23 novembre 2011 entre le Comité des travaux historiques et scientifiques et des sociétés savantes (CTHS), et l'Académie des Sciences d'outre mer, au siège de celle-ci, augure de nouveaux partenariats prometteurs.

Académies, sociétés de géographie, d'agriculture, des sciences, des belles-lettres, des arts, d'anthropologie, sociétés d'histoire et d'archéologie, cabinets de curiosités, ont tissé au fil du temps en France et outre-mer, autant de réseaux de curiosité, de savoir et d'échanges : les recensements des travaux accomplis par les sociétés savantes permettent la constitution de corpus scientifiques. L'histoire se fonde sur ces corpus qui constituent autant de repères.

L'activité des sociétés savantes témoigne d'un désir de rencontres, d'explications de la nature, d'échanges et d'ouverture ; elle relève d'une recherche des rapports entre la mémoire et la vie, elle impose un décloisonnement qui appelle la pluridisciplinarité, elle relie enfin les hommes dans une mondialisation où la France tient sa partie.

Les sociétés savantes de l'outre-mer, par leur nombre, l'étendue des domaines couverts, leur ancienneté, donnent une image attachante des efforts des hommes pour tisser ce rapport entre la mémoire et la vie ; elles témoignent d'une activité de l'esprit, d'une mémoire vivante qui, loin de se scléroser, s'adapte, transforme et se transforme. Par leur création, leur renaissance, des réseaux nouveaux s'établissent souvent en décalage entre la métropole et les territoires

d'outre-mer : on a vu des sociétés disparaître ou être mises sous le boisseau, avec les indépendances. Elles retrouvent aujourd'hui une raison d'être, avec le désir des peuples de se réapproprier leur histoire, la totalité de leur histoire. La mémoire est condition de progrès et promesse d'avenir.

Ce progrès passe par la multiplication des connaissances : il faut une culture générale pour comparer des faits particuliers. La pluridisciplinarité apparaît comme nécessaire. Elle a été voulue dès l'origine lors de la constitution des sociétés savantes de l'Ancien Régime : agriculture, dans ce souci des Lumières d'appliquer les connaissances à l'aménagement matériel de la société, belles-lettres, sciences et arts figurent dans les frontispices de ces académies provinciales. Les spécialistes échangent au sein des sociétés, celles-ci correspondent entre elles, en réseaux nationaux et internationaux : les savants se prêtent la main.

L'ouverture résulte de ces échanges, la science comme la vie restent ouvertes. La quête du savoir de l'époque des Lumières s'est muée en un fertile métissage : les sociétés savantes de l'outre-mer n'y sont pas étrangères.

Philippe Bonnichon

#### Exemple d'une société savante : la Société des amis du parc de Tsimbazaza à Madagascar.



Le *Naturaliste malgache*, co-édité par la Société des amis du parc de Tsimbazaza, à Madagascar.

Le *Naturaliste malgache*, organe des naturalistes de l'île, subventionné par l'Institut de recherche scientifique de Madagascar et par la Société des amis du parc de Tsimbazaza, est à la disposition de tous les amis de l'histoire naturelle à Madagascar pour répondre à leurs questions, publier leurs observations et les aider dans leurs recherches. « Les amateurs d'histoire naturelle, désireux de faire identifier les matériaux qu'ils ont recueillis, peuvent s'adresser à l'Institut de recherche scientifique, qui sera toujours heureux de leur apporter son aide gratuitement, dans la mesure où son personnel en aura la possibilité. Mais il n'est peut être pas inutile de souligner que seuls les échantillons en bon état et pourvus d'indications d'origines précises, peuvent être étudiés avec fruit. »

#### Le site de l'Académie

Pour connaître les membres de l'Académie, les activités, le calendrier des séances, les conférences :

<http://www.academiedoutremer.fr>

## L'outre-mer à l'affiche

**Point de vue, à propos de l'exposition « Exhibitions, ou l'invention du sauvage » au musée du quai Branly (jusqu'au 3 juin 2012 – sauf lundi)**

« *Quand arrivera le temps bienheureux où les anthropologues et les philosophes modernes (...) cesseront de fabriquer des études dont le seul but est de calomnier les races opprimées* » (Africanus Horton). C'est ainsi que cet intellectuel et homme politique sierra-léonais fustigeait la perception négative véhiculée par le discours occidental sur l'altérité.

Dans une scénographie imaginée à la manière d'un spectacle, quelque 600 objets (peintures, sculptures, affiches, cartes postales, dioramas, séquences filmées...) composent un panorama qui sous l'autorité de Pascal Blanchard et le parrainage de Lilian Thuram (champion, coupe du monde de football 1998) met en lumière cette invention du sauvage qui ouvrira en Occident la voie du racisme. Même si le racisme a des sources bien plus profondes et plus universelles. Le racisme du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, hostile ou paternaliste, en est une variante étroitement liée non pas à la seule colonisation mais à la hiérarchisation des « races » et des cultures ou civilisations propre à un consensus assez large et chez les intellectuels et dans le grand public européens de l'époque – pas forcément disparu depuis, plusieurs prises de position récentes liées au contexte politique en relevant sans fausse honte.

Le processus commence avec les grandes découvertes qui mettent l'Europe en contact avec des « étranges étrangers » dont la venue est une occasion d'amuser les cours royales par une touche d'exotisme. James Cook ramène en Angleterre un Tahitien, dénommé Omai, qu'il reconduira dans son île au cours d'un autre de ses voyages dans les mers du Sud, non sans que cette présence insolite ait donné lieu à un divertissement apprécié durant de longues années à Londres et à Paris.

L'état d'esprit change au début du XIX<sup>e</sup> siècle qui associe le lointain au difforme. Anormalités physiques, psychologiques et géographiques sont désormais mises en scène et flattent le goût populaire. Le goût du bizarre, de l'étrange et de l'inattendu n'est pas lié seulement au « lointain » et à l'exotique « sauvage ». Les « phénomènes » de foire ont d'abord et très tôt été puisés dans l'environnement immédiat : nains et géants difformes, femmes à barbe, albinos, malformés, animaux à deux têtes (voir *Elephant Man* et les nains grimaçants des *Visiteurs du soir*...). Que l'on soit allé chercher ces phénomènes dans les pays exotiques n'a donc rien d'étonnant ni d'original dès lors que cet exotique était à portée de main. La « Vénus hottentote » ainsi qu'était surnommée Saartje Baartman (dont les restes viennent d'être rendus à son Afrique du Sud natale par respect pour sa dépouille), exposée dans des foires aux regards curieux des Londoniens puis des Parisiens, marque un tournant dans la mode de l'exhibition. Ces démonstrations ethniques façonnent la vision occidentale de l'altérité en provenance des territoires en voie de colonisation et induisent une hiérarchisation de l'humanité. Après 1870, le spectacle exotique devient une manifestation de masse et de nombreux lieux se spécialisent dans le genre ethnique : au Crystal Palace (Londres), au cirque Barnum (New York), au Panoptikum (Berlin) et aux Folies Bergères (Paris). C'est un « sauvage » inventé que découvre, sans le savoir, le public. Rémunéré le plus souvent, l'exhibé, mis en scène, participe à la construction d'un imaginaire exotique. Parmi ces « acteurs de la sauvagerie » qui se produisent dans les cabarets, le Clown Chocolat (alias Rafael Padilla, d'origine cubaine), croqué par Toulouse-Lautrec, fut fort populaire à la Belle Époque ; ce « premier artiste noir de la scène française » est redécouvert cette année grâce à une pièce et à un essai signés par Gérard Noiriel.

Le spectacle exotique prend encore de l'ampleur en s'élargissant aux dimensions de véritables villages ethniques où science et divertissement s'entremêlent dans des lieux multiples. À Paris, le Jardin d'acclimatation en donne en 1877 le modèle qui se développe en Europe dans des villages itinérants, comme ceux de Carl Hagenbeck, ou reconstitués dans le cadre des Expositions universelles ou coloniales. Le public allait visiter les Galibis, les Kanaks, les Africains et autres populations d'outre-mer, parqués dans de véritables « zoos humains », comme s'il se rendait à une attraction quelconque, sans en mesurer le

caractère humiliant. Le succès était tel que ces villages ethniques vont attirer un milliard et demi de visiteurs entre 1880 et 1940. La fin des exhibitions au milieu du siècle sera moins liée à une prise de conscience qu'au transfert de l'intérêt du public sur de nouvelles sources de divertissement, comme le développement du cinéma. Le « sauvage », bon ou cruel, n'est pas une invention liée aux « exhibitions ». Sans vouloir être pédant, Montaigne n'a pas été timide dans l'invention du « bon sauvage » ni dans ses interrogations sur « les cannibales » ; Montesquieu, Rousseau, Voltaire et quelques autres ont allègrement suivi. La littérature, depuis des siècles, abonde en descriptions – horribles ou édeniques – des pays lointains et des singularités physiques ou mentales de leurs habitants. Il faut d'ailleurs noter que ces « exhibitions » ne concernaient pas seulement les phénomènes de foire mais aussi la reconstitution d'aventures fantasmées (Buffalo Bill et ses chefs indiens) ou de ce que l'on comprenait des mœurs et coutumes des populations (reconstitution de villages et de scènes « ethnographiques » lors des Expositions coloniales, celle de Marseille en 1906 ou de Paris en 1931 par exemple). Il convient d'ailleurs de noter qu'après les indépendances, bien des pays africains ont bâti des musées ou des « villages » censés représenter l'habitat, la vie et l'artisanat traditionnels, dans lesquels notamment les artisans travaillent sous les yeux des visiteurs – en très grande majorité locaux – et où, de temps à autre, des danseurs ou comédiens locaux ressuscitent des rites prétendument authentiques. Par définition, ces reconstitutions sont artificielles, elles ne sont pas indignes en soi. Seul le regard porté sur elles et le degré de contrainte pesant sur les « exhibés » peuvent en faire quelque chose de condamnable.

En confrontant exotique et monstrueux, science et voyeurisme, exhibition et divertissement, l'exposition explore la façon dont l'Occident a appréhendé l'Autre depuis cinq siècles en faisant du sauvage une réalité et comment il est devenu raciste sans véritablement s'en rendre compte. L'exposition « Exhibitions » a été élue « meilleure exposition 2011 » lors de la 7<sup>e</sup> cérémonie des Globes de cristal art et culture.

**Henri Marchal, Jean Nemo**

### À noter d'autres manifestations :

#### « Les masques de jade mayas »

Pinacothèque de Paris - 75008 (jusqu'au 10 juin 2012 – tjlj)

Attendu depuis un an, cet ensemble cérémoniel ou funéraire illustre sur une trame historique la diversité formelle et la force expressive de l'une des plus riches civilisations méso-américaines.

#### « J'ai deux amours »

CNHI – Palais de la Porte Dorée (jusqu'au 24 juin 2012 – sauf mardi)

La Cité de l'immigration se constitue peu à peu une collection contemporaine qui au-delà des clichés véhiculés par les discours et les médias reflète sous le regard des artistes une autre vision de l'immigration et de l'exil.

#### « Mascarades et Carnavals »

Musée Dapper - 75016 (jusqu'au 15 juillet 2012 – sauf mardi et jeudi)

On y découvre tout en couleurs par la réunion de deux univers les résonances que les pratiques de carnaval aux Caraïbes ont tirées des masques africains.

#### IMA - Présentation rénovée des collections

Institut du monde arabe - 75005 (sauf lundi)

Avec un patrimoine augmenté, l'Institut du monde arabe élargit sa vision du monde arabe et par un dépassement de sa dimension musulmane privilégie une pluralité culturelle qui s'est construite sur cinq millénaires.

### La Lettre de l'Académie

**Directeur de la publication :** Pierre Géný, secrétaire perpétuel

**Comité de rédaction :** Jacques Arrignon (modérateur), Raymond Césaire, Gérard Conac, Bruno Delmas, Denis Fadda, Michel Levallois, Jean Nemo, Christian Lévêque, Henri Marchal, Jean-François Turenne (rédacteur en chef)